

## Pervenche

Sa vie avait toujours été un soupçon sombre, mais pas triste. Elle se sentait assez bien, la plupart du temps, et souriait beaucoup. Non, pas triste, mais pesante, et profonde. Elle avait traversé plus de douleur que le cœur n'en peut supporter et portait les problèmes du monde comme les siens. Bientôt elle devint un sous-marin animé, une chambre forte d'émotions sous haute pression qui s'enfonçait de plus en plus profondément dans les tréfonds assombris de ces mêmes émotions. Et tel un sous-marin, ce soir-là, elle retint son souffle et se laissa couler au fond de la baignoire. Elle ouvrit les yeux après ce qui lui parut seulement quelques secondes, se sentant prise par le fond, et s'aperçut qu'elle était bel et bien en train de sombrer et de s'éloigner de plus en plus de la surface. Elle se sentit glacée de peur et essaya de remonter à la nage, tapant des pieds contre les parois d'une baignoire qui n'existait plus. Elle ferma les yeux et compta jusqu'à trois dans l'espoir de se réveiller de ce rêve absurde, mais elle se sentait encore couler toujours plus profond. Elle vit le plafond de la salle de bains s'amenuiser au-dessus de sa tête. Finalement, elle se laissa aller et cessa de lutter. Toutes sortes de formes passèrent près d'elle, tout, du poisson-cantaloup aux sirènes-prunes aux yeux de reptile et à la peau couverte d'écailles. En bruit de fond, elle entendait les échos étouffés d'un morceau de jazz. Elle essaya de crier, d'appeler à l'aide, dans l'espoir que Célestine, sa colocataire, l'entendrait, mais de sa bouche ne sortirent que des bulles, de grosses bulles rondes irisées.

La chute se fit sans douleur, comme une pierre atterrit sur le sable au fond de l'océan, si ce n'est que le sol n'était pas du tout sablonneux, mais recouvert d'herbe. Ses poumons gorgés d'eau enflaient. Elle perçut trois faibles hoquets dans sa poitrine, puis la sensation cessa. Son cœur s'était arrêté de battre. Elle n'avait plus besoin de respirer, tout allait bien. Elle sentait les herbes sous ses paumes et son dos. En regardant autour d'elle, elle remarqua un signal lumineux qui allait et venait au sommet d'un phare. Elle se mit sur ses deux pieds, les mouvements de son corps ralentis par l'eau qui, quoique bleu foncé, était encore très chaude. Les notes étranglées du jazz qu'écoutait Célestine (elle était sûrement en train de cuisiner quelque chose dans la cuisine) flottaient autour de ses oreilles tandis qu'elle avançait vers le phare.

Comme elle en approchait, elle remarqua son reflet sur la porte. Son corps nu avait pris une nuance céruleenne et ses lèvres une teinte bleu lavande. Ses doigts étaient ridés comme ceux d'un vieillard mais elle se sentait plus belle que jamais. Elle ouvrit la porte et gravit les escaliers, marchant et nageant à la fois. Le son du jazz s'évanouit comme elle atteignait le sommet. Elle ouvrit la porte qui menait à la seule pièce du phare, mais derrière ne se trouvait pas ce à quoi on s'attendrait. Elle se tenait sur le seuil d'une salle qui, sans doute possible, s'avérait être le sixième étage de la Bibliothèque nationale universitaire. Seulement un peu différent. Même si tout semblait exactement à sa juste place, la salle se trouvait bien vide. Quelques chaises et tables étaient disposées çà et là mais l'atmosphère était sombre et silencieuse. Elle explora la pièce avec une curiosité intense, touchant les murs du bout de ses doigts ridés et tâtant du pied le sol glissant. Tout était bel et bien réel. Elle nagea lentement en direction de l'escalier en forme de coquillage et poursuivit son exploration du bâtiment. Elle

n'aurait pas pu su dire pourquoi, mais elle n'avait jamais vu la bibliothèque si belle qu'en ce moment. Le reflet de l'eau sur les murs et le sol transformait l'intérieur du site en l'endroit le plus magique qu'elle ait jamais visité. Elle se rendit compte qu'elle prenait rarement le temps au quotidien de regarder autour d'elle, qu'elle vivait toujours pressée, et agitée d'inquiétude pour des vétilles. Et juste au moment où cette pensée traversait son esprit, elle sentit une présence derrière elle. C'était une silhouette semblable à celle d'un dieu, tout à fait comme on imagine Poséidon lui-même, qui s'avavançait à la nage depuis l'escalier et vint se placer en silence derrière elle. Elle se retourna et ne put réprimer un rire, tant la situation lui paraissait absurde. De nouvelles bulles irisées s'échappèrent d'entre ses lèvres tandis qu'elle étouffait un gloussement, et l'homme à l'allure de statue grecque les regarda avec une vive curiosité. Même pour tout l'or du monde, elle n'aurait pas pu se souvenir de la conversation qui eut lieu à ce moment-là, mais une chose resta gravée dans son esprit pour le restant de ses jours : « Tu vis dans un univers bleu pervenche, et il n'y a aucun mal à cela »

Et juste au moment où le véritable sens de cette phrase mystérieuse semblait sur le point de lui apparaître, elle ouvrit les yeux pour de bon et se trouva aussitôt aveuglée par les lumières jaunes éclatantes de la salle de bains. Quatre secouristes se tenaient auprès d'elle, à observer avec crainte ses moindres mouvements. Au bout de quelques minutes, sa respiration recouvra son cours normal. Ses lèvres retrouvèrent des couleurs, et elle reprit peu à peu ses esprits. Les secouristes, perplexes, lui parlaient d'une voix calme et rauque ; ils l'informèrent que, d'un point de vue clinique, elle avait été morte pendant deux minutes complètes. Après un long moment d'incrédulité, l'un d'eux (qui semblait plus jeune que les autres) ne put s'empêcher de lui demander comment c'était, la mort. À cela elle ne pouvait évidemment pas répondre que, pour autant qu'elle pouvait en juger, elle avait peut-être rencontré Poséidon, alors elle laissa échapper un faible rire et se décida pour une réponse bien plus simple : « Très, très bleu ».

*La traduction de ce texte a été réalisée par Matthieu Emont, Anne Grentzinger, Marie Guelton et Janet Vermaak, sous la supervision de Fanny Moghaddassi, dans le cadre du Master 2 de traduction littéraire de l'Institut de Traducteurs, d'Interprètes et de Relations Internationales – ITIRI.*